Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 17

Artikel: Capital et intérêts : histoire tirée de la vie réelle : [suite]
Autor: Zink, J. / Horn, W. O. de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180384

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Il faut le dire, la seconde séance de M. Buisson a diminué l'intérêt de la première. Nous n'étions guère habitués à ces discours dans lesquels, en moins d'une heure, on démolit à la fois miracles, révélation, divinité du Christ, rédemption, Dieu personnel, Providence, efficacité de la prière, etc., en un mot tout un édifice religieux.

M. Buisson avouera que c'était nous dépouiller trop cavalièrement, et que s'il nous estime malades, le remède est un peu violent.

On nous dit que l'orthodoxie nous a conté des sornettes pendant dix-huit siècles; rien ne nous prouve que le christianisme libéral n'en veuille faire autant. Qu'on nous permette donc d'examiner et de réfléchir tout à l'aise; ne nous jetons dans les bras de personne.

Examiner sérieusement ces questions, chercher à se former une conviction, voilà quel doit être pour nous le but de ce mouvement religieux. Il ne faut point faire comme ceux qui, ébranlés par M. Buisson, croyaient que M. Chappuis allait donner des explications si claires, si nettes, qu'après l'avoir entendu on n'aurait plus qu'à croire et dormir.

Ils se trompaient. On entendra pendant longtemps encore des gens qui diront avec M. Chappuis: « Je crois, » et d'autres qui diront avec M. Buisson: « Je ne crois pas. » — Le moyen de les arranger?

M. Chappuis a cependant fait quelques concessions au mouvement actuel, qui ont fait plaisir à tous les amis du libre examen. Il a reconnu entr'autres que le dogme était perfectible et n'a point admis l'inspiration plénière: deux choses importantes à noter.

Les deux conférences données par ce professeur ont attiré au Casino une foule d'auditeurs non moins considérable que celle de M. Buisson et de M. Réville. — A son entrée dans la salle, M. Chapuis paraît ému. L'émotion, chez un orateur, est généralement d'un bon augure, et témoigne d'un bon cœur. Les paroles qu'on allait entendre ne pouvaient être que des paroles de paix.

Le professeur se présente d'abord à l'assemblée en s'appuyant sur ses trente années de professorat; puis, l'émotion disparaissant peu à peu, il donne essor à un préambule qui, pendant 25 minutes au moins, se hérisse de traits d'esprit, sous l'avalanche desquels l'adversaire devient un petit garçon, parfois plein de candeur et de bonnes intentions; mais tout cela se fait avec une grande douceur de ton, de la manière la plus indulgente et la plus chrétienne du monde.

Quant aux discours de M. Chappuis, considérés dans leur ensemble, nous n'avons pas besoin d'en faire l'éloge; ils sont de ceux qui classent leur auteur parmi les hommes dont notre pays peut s'honorer.

Capital et intérêts.

HISTOIRE TIRÉE DE LA VIE RÉELLE.

IV

Toutefois, plus Bastian se rapprochait de sa maison, et plus il se sentait embarrassé; il songeait à ce que sa Regina penserait de sa réponse à la parabole de l'économe infidèle.

Ce qui doit arriver arrive, lui cria celle-ci, le visage rayonnant de joie lorsqu'il entra dans la chambre. Les choses n'auraient pu mieux aller. En un saut je me suis rendue chez le voisin Donath, et comme nous en venions à parler de la vache, il s'est trouvé qu'il en avait une à vendre, une de ses plus belles et de ses meilleures, tachetée justement comme tu les aimes. Je suis entrée de suite en marché, et j'ai obtenu cette superbe bête pour vingt florins. C'est une magnifique vache qui donne ses dix pots de lait chaque fois. Du même pas, j'ai commandé la corbeille au fromage, et maintenant je brûle d'impatience de tenir ma laiterie, battre du beurre et commencer la fromagerie. — Vraiment? dit Bastian à demi-voix, puis il ajouta avec timidité: « il se passera encore quelques jours, quelques semaines et même quelques mois avant que cela arrive. J'ai réfléchi à notre affaire et je trouve que mon idée de grand jardinage est une folie! Je crois que nous ne sommes faits ni l'un ni l'autre pour ce métier. — Ah! riposta Regina, ne me dis pas cela. Tu as commencé par me mettre l'eau à la bouche, et puis tu viens me dire que nous ne sommes faits ni l'un ni l'autre pour ce métier. As-tu perdu la raison? Mais enfin c'est trop tard. Le marché est conclu, j'ai donné un demi-florin d'arrhes! — Vraiment! dit Bastian tout confus. La chose s'arrangera; les Donnath ne sont pas des arabes, ils te rendront le demi-florin, et on annulera le marché. Je vais te dire la chose, Regina, elle me pèse trop sur le cœur pour la garder plus longtemps. Mes projets sont anéantis, totalement anéantis. Le tisserand est dans l'impossibilité la plus absolue de me rendre l'argent, et, puisqu'il a tes vingt florins, j'ai pensé que je pouvais y ajouter mes vingt florins. Il nous en devra quarante; comme cela nous sommes tous deux intéressés à la chose, et, entre braves époux, c'est le mieux.

Quoi! s'écria Regina sérieusement fâchée, renoncer à traire ma vache! à faire du beurre et du fromage! Laisser passer en d'autres mains cette belle bête pour laquelle j'ai donné des arrhes, aller dire qu'on ne fasse pas la corbeille à fromage! Je ne le ferai pas, je ne saurais y consentir! Tu me dis de ne pas aller chez le tisserand parce que je suis trop sensible et que je me laisserai trop aisément attendrir; tu y vas toi-même, te faire pétrir comme pâte molle, te faire mener par le nez, et puis non seulement tu lui laisses mes vingt florins, mais tu lui donnes encore les tiens!

Bastian s'asseyait tout juste au moment où Regina dans son emportement se levait de sa chaise. « Maintenant, » lui dit-il, « rassieds-toi, Regina, et écoute avec calme ce qui s'est passé chez Peltzig!

Regina obéit à Bastian, sauf pour le calme, car elle avait la figure empourprée de colère, et ses yeux, d'ordinaire si doux, lançaient des éclairs.

Bastian se mit à lui raconter tout ce qui s'était passé. Le souvenir de la misère dont il venait d'être témoin lui attendrit de nouveau le cœur. C'était un poids sur son âme. La voix lui tremblait. Il essuyait des doigts les grosses larmes qui lui roulaient le long de ses joues. Regina l'écouta d'abord avec indifférence et avec autant de calme que son emportement le permettait. Peu à peu les idées impétueuses qui bouillaient en elle s'appaisèrent; les paroles de son mari, si bon et si affectueux, dominèrent l'orage qui finit par cesser. Enfin, Regina eut les yeux pleins de larmes. Toutefois elle n'eût pas été femme si elle se fût rendue de suite. Elle cacha sous un visage rogue l'attendrissement de son cœur. Elle fit, à cet égard, tout juste ce que Bastian avait fait chez Peltzig, et répondit: « tu ne penses pas, je présume, me calmer avec cette histoire. Il s'en faut de beaucoup, et je ne renoncerai pas si aisément à ma belle vache que toi à ton métier de grand jardinier. Arrive que voudra, je ne donne point la clef de l'armoire où sont les vingt florins!

Bastian comprit que le vent avait changé et que la partie était gagnée. Il releva la tête avec un doux sourire, et ajouta: s'il ne tient qu'à cela, c'est bon, la clef du buffet au pain ouvre le bahut où se trouve l'argent.

Regina ne put s'empêcher de rire; toutefois elle ne voulut point encore se tenir pour battue. « Eh! mauvais garnement que tu es, » dit-elle avec un sérieux comique, « d'où sais-tu

que la petite clef du buffet à pain ouvre le bahut? — « Je l'ai appris, répondit-il d'un air à la fois malicieux et doux, d'une femme qui volait son mari. Un jour que celle-ci le croyait à l'ouvrage, tandis qu'il était là, près de l'égoutoir à la cuisine, il la vit donner un demi-florin à la pauvre veuve Sternbach qui pleurait amèrement de n'avoir pas de pain pour ses cinq petits enfants. Ma femme prit le demi-florin dans le bahut, en disant que la main gauche ne doit pas savoir ce que fait la droite. Mon mari a la clef du bahut, mais celle du buffet au pain ouvre également. — Je me rendis sans bruit à mon ouvrage et n'en ai jamais dit mot à ma chère Regina. J'ai pensé que tu avais bien fait; ce qui est à moi est aussi à toi. Le Seigneur a dit: partage ton pain avec ceux qui ont faim. Or si l'on doit observer ce commandement, il faut qu'avec la clef du buffet au pain on puisse ouvrir le bahut qui renferme l'argent pour donner un demi-florin à une veuve dont les enfants pleurent de faim. Le Seigneur dit: « parce que vous l'avez fait à ces petits qui croient en moi, vous l'avez fait à moi-même. » Aujourd'hui j'ai vu le pauvre Peltzig travailler à son drap mortuaire, accommoder son habit de noces pour le dîner, il ne pouvait presque plus parler, il ne pouvait que pleurer, il se voyait sur le point d'aller mendier avec les siens.....

Bastian ne put achever, Regina en larmes se jeta à son cou, puis, d'une main elle lui ferma la bouche, tandis que de l'autre elle mettait la clef du bahut dans la poche de son gilet. Les deux époux pleurèrent un moment dans les bras l'un de l'autre. Enfin Regina dit: N'est-ce pas, c'est moi qui porterai les vingt florins à Peltzig, avec un panier de pommes de terre, nous en avons au delà de notre besoin. Puis comme nous avons quatre pains, qui, par la sécheresse, deviendront durs comme la pierre, je porterai aussi un pain. — Oui, ma chère, tu peux t'accorder en plein ce plaisir, Dieu t'en bénira. Bastian alla prendre l'argent au bahut et le remit à Regina en lui recommandant, pour le bon ordre, de se faire donner un reçu. J'arrangerai le tout pour le mieux, dit Regina en riant avec une joie enfantine, et oubliant tous ses projets pour se livrer à la félicité de sécher les larmes des malheureux. Et quand la nuit fut venue, Regina succombant presque sous son fardeau se rendit au haut du village chez Peltzig. Elle avait à son bras le panier, un pain dans son tablier, et l'argent dans sa poche. Son arrivée dans la pauvre famille fit répandre des larmes de bonheur. Regina se retira suivie des bénédictions de toutes ces bonnes gens. Elle éprouvait une félicité qu'elle n'avait encore jamais ressentie.

. . . . . .

Les jours, les semaines et les mois se passèrent à un travail assidu. Bastian et Regina prospéraient plus que jamais. L'ouvrage revint à Peltzig, il put gagner son pain quotidien. Le contentement d'esprit faisait le reste.

(A suivre.)

Lausanne, le 21 avril 1869.

Monsieur le Rédacteur,

J'entends partout répéter que le christianisme libéral est impossible, que ses doctrines ne sont pas nées viables; c'est bien, mais permettez-moi de noter ici que nous lui devons cependant une mesure de police excellente et à laquelle, je pense, tous vos lecteurs applaudiront.

Pendant la seconde conférence de M. Buisson, écoutée avec un remarquable silence, un grand coup de sifflet se fit tout à coup entendre et causa un petit émoi. L'orateur s'arrêta un instant, et un long frémissement parcourut la salle. Chacun cherchait du regard l'auteur de ce trouble inattendu. Hélas! le coupable n'était point dans la salle, car le coup de sifflet avait été donné dans la rue par un de ces enfants de vingt-quatre ans qui passait en vélocipède devant le Casino.

Comme il y avait en cet endroit un groupe de personnes qui n'avaient pu trouver place dans l'intérieur, le fougueux cavalier avait sifflé pour qu'on lui laissât le passage libre.

Le lendemain, la police lausannoise, qui a l'œil partout et à l'oreille de laquelle rien n'échappe, dans le but d'éviter le renouvellement d'un pareil scandale pour les séances qui devaient être données en réponse à celles de M. Buisson, prit le sage arrêté suivant :

« Les courses en vélocipède sont interdites dans » l'intérieur de la ville et dans ses abords imméd» diats. La police indiquera les voies où cet exer» cice peut avoir lieu.

» Dans les courses de nuit, ces véhicules doivent » être pourvus d'une lanterne éclairée. »

Veuillez agréer, Monsieur, mes civilités.

(Un abonné.)

Un professeur se plaignait du haut de sa chaire de ce que la science ne faisait plus de progrès et se trouvait même dans un état de décadence. « Oui, messieurs, dit-il, il n'y a plus dans notre pays que trois savants. Je viens de vous entretenir des deux premiers; quant au troisième, ma modestie ne me permet pas de le nommer.

Une dame envoyait une dépêche à son mari. Le télégraphiste compte les mots : un, deux, trois, quatre, cinq... treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept et dix-huit... Vous avez encore droit à deux mots, dit-il à la dame. Et celle-ci reprenant la plume écrivit : *gtembrass comejtem.*

Un maître d'hôtel de Vevey ayant besoin de truite pour un dîner de cent cinquante couverts, envoie en toute hâte un garçon chez le marchand de comestibles, où il ne s'en trouve plus que trois livres. Quelques minutes après, le garçon d'hôtel courait au télégraphe et expédiait la dépêche suivante, de sa composition :

Monsieur X..., à Genève.
Si vous truite, gardez-moi.

VIN ROUGE DE FRANCE

Par pièce et demi-pièce, acheté directement chez les propriétaires, dans un des meilleurs vignobles de France. Ce vin, qu'on se charge de rendre à domicile, est excellent pour la table et peut être livré sous toutes garanties.
S'adresser au magasin Monnet, place St-Laurent.

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE